

VOYAGES

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

M. BARROW, EN 1797.

SPARRMANN, Le Vaillant, Hope, Paterson et d'autres voyageurs, avaient parcouru de 1772 à 1780, la colonie du cap de Bonne-Espérance, et publié des détails curieux sur ce pays. Depuis la conquête que les Anglais en firent en 1796, il fut visité par M. Barrow qui voyagea dans toute l'étendue de la colonie; une grande partie du terrain semble voué par la nature à une éternelle stérilité; d'immenses chaînes de montagnes le traversent en s'élevant les unes au-dessus des autres; toutes, à l'exception de la chaîne de la Table qui longe l'Océan atlantique, courent de l'est à l'ouest; les plaines intermédiaires, couvertes d'une couche impénétrable d'argile parsemée de sable cristallisé, sont condamnées à une aridité perpétuelle.

La première grande chaîne de montagnes suit une direction parallèle à la côte de l'est à l'ouest; entre sa base et la mer, s'étend une ceinture de plaines dont la largeur varie de vingt à soixante milles, et qui sont bien arrosées, bien boisées et fertiles. La température y est plus égale et plus douce que dans le reste de la colonie; à quelque distance derrière cette chaîne, s'élève le Zwarte-berg (montagne noire), qui est bien plus haute et plus escarpée; le terrain compris entre ces deux chaînes se compose d'une portion fertile et d'une portion stérile, nommée le Carrou. Le Nieuweweldts-Gebergte, troisième chaîne qui vient après le Zwarte-berg, le surpasse en hauteur. Un désert aride, long de 300 milles et large de 80, sépare ces deux dernières chaînes, et forme la troisième terrasse de l'Amérique méridionale.

Le Cap, ville capitale de la colonie, est situé sur le rivage d'une belle baie; ses rues sont bien alignées. Entre la ville et la montagne de la Table, on voit un grand nombre de jolies maisons de campagne, dans les jardins desquelles on cultive, avec un succès égal, les productions de l'Europe et celles des climats équinoxiaux. Le bois de construction et le bois de chauffage sont rares au Cap; en revanche il n'est pas de pays qui offre tant de plantes curieuses et différentes aux recherches du botaniste.

La montagne de la Table qui domine la ville ressemble par sa composition à toutes celles de cette partie de l'Afrique. Sa base et la plaine sur laquelle la ville est bâtie, se composent d'un lit de schiste bleu sur lequel est posée une couche profonde d'argile ferrugineuse renfermant de gros morceaux de granite. Au-dessus l'on trouve un lit horizontal de grès, puis une couche de quartz gris, épaisse de mille pieds, le tout recouvert de grès.

L'habitant du cap, Hollandais d'origine, montre le même phlegme que ses compatriotes d'Europe, sans avoir leur active persévérance. Il passe son temps à manger des ragoûts très-épicés, à boire des liqueurs fortes et à fumer. Sa santé souffre nécessairement de ce genre de vie. Les femmes ne partagent pas ce caractère apathique; jolies, vives, enjouées, aimables, elles recherchent la société et abusent rarement de la liberté dont elles jouissent.

Pour voyager dans le pays, on loue de grands chariots attelés d'une douzaine de bœufs qui parcourent en un jour une distance variable d'après les circonstances, elle est de cinq à quinze heures. Un bœuf marchant dans un pays uni et sur un terrain ferme, fait trois grands milles à l'heure, et peut continuer ainsi dix ou douze heures sans s'arrêter. Après avoir passé le seuil que forme le pied de la montagne de la Table, M. Barrow

entra dans une vallée bordée de montagnes et remplie de vignobles; c'est là que l'on récolte le vin du Cap.

Le paysan hollandais surpasse le citadin en indolence; sa maison n'est ni propre ni commode; quoiqu'il possède tout ce qui peut rendre son existence agréable, il ne jouit de rien. Il a des bœufs en quantité; il en use rarement pour sa nourriture; le beurre et le lait abondent chez lui, il n'y touche qu'avec parcimonie, de même qu'au vin qui est à très-bon marché et qui se trouve dans toutes les fermes. Son seul plaisir est sa pipe qu'il n'ôte jamais de sa bouche que pour boire son verre d'eau-de-vie; il fait ses trois repas qui consistent en des herbes potagères ou de la chair de mouton nageant dans la graisse de cet animal. Sa femme et ses filles passent des journées entières les bras croisés, dans une inaction complète; assises autour d'une table chargée d'une théière ou d'une cafetière toujours bouillante, elles se gorgent d'eau chaude en attendant les repas. Voilà comme leur vie se passe; point de réunions en société, de bals, de concerts, pas le moindre divertissement. La nouvelle d'un voyage à la ville, ou d'un mariage, ou bien celle d'un vol de bestiaux par les Boschismen, forment les seuls incidens de cette vie monotone; ces femmes sont rarement belles.

Les hommes sont lourds , robustes , capricieux , et en général très-ignorans. Ils affectent cependant un grand zèle pour la religion , quoique la plupart n'aient pas reçu la moindre éducation ; ils chantent continuellement des hymnes et des psaumes , et récitent régulièrement une longue prière avant leurs repas. Quelques villages ont un maître d'école , mais il ne pourrait exister s'il se bornait à exercer sa profession ; ils tiennent les comptes et écrivent les lettres des colons. Ceux-ci , quoique très-avares , sont hospitaliers.

Sous le gouvernement hollandais , le beurre , le grain et le vin étaient très-chers dans la ville du Cap , parce qu'on ne les y transportait que par terre. Depuis que les Anglais sont maîtres de la colonie , ces denrées sont apportées par eau. D'après le système suivi autrefois , les colons étaient obligés de racheter leurs bois façonnés au Cap en douves et en pièces de charonnage ; aujourd'hui ces objets se font par des ouvriers répandus dans le pays.

Le 12 juillet , M. Barrow entra dans le Carrou ou grand désert ; il voyageait avec deux fermiers qui conduisaient chacun un chariot portant leur nombreuse famille , avec leurs domestiques , hottentots et cafres ; on s'éleva successivement d'étage en étage par le flanc des montagnes jusqu'à une hauteur de 1500 pieds. Ensuite , en avançant

vers l'est , le pays conserve à peu près le même niveau , l'œil ne rencontre de tous côtés qu'une surface raboteuse , sillonnée par quelques collines ; on n'en voit pas une seule ornée de verdure , pas un arbre , pas un arbrisseau , point de trace d'habitation ; quelques plantes grasses rampent sur un sol argileux et noirâtre. On chemina ainsi pendant neuf jours ; la route était assez bonne , elle passait sur des rochers de grès ou sur des roches ferrugineuses.

On rencontra un marchand de bestiaux qui menait au cap un troupeau de cinq cents bœufs et de mille moutons , ceux-ci étaient assez gras et les autres très-maigres. Ils n'ont pour se nourrir dans le désert que les feuilles âcres des plantes grasses , quelquefois ils passent une journée entière sans trouver une goutte d'eau , et celle qu'ils rencontrent est saumâtre et vaseuse ; exposés pendant le jour à un soleil brûlant , et la nuit à un froid piquant , ils arrivent au Cap dans un état chétif.

Le 16 on traversa la rivière des Buffles dont la largeur était au moins de cent cinquante pieds ; en ce moment il n'y restait qu'un maigre filet d'eau qui ne coulait pas ; mais l'élévation des rives , les débris de racines et d'arbustes annonçaient la violence de son cours dans la saison des pluies ; ses eaux accrues à cette époque s'étaient

frayé à travers le Zwarte-Berg, un passage par lequel elles arrivaient à la mer. Cette partie du désert était plus aride et plus stérile que ce que l'on avait rencontré précédemment.

On vit dans ces déserts des troupes de zèbres, de quaggas et d'autruches, ces animaux y trouvent un refuge contre les poursuites de l'homme. Les esclaves fugitifs le fréquentent aussi, et y vivent des moutons qu'ils dérobent la nuit aux troupeaux que les bouchers conduisent au Cap.

On campa le 19 sur les bords du Ghamka ou Leeuve-Revier; le pays était devenu plus riant; les bords du fleuve étaient couverts de grands mimosa entremêlés d'autres arbres; on y vit beaucoup de gibier. A douze milles de distance se trouvait une ferme et quelques habitations dans une gorge du Zwarte-Berg, on y alla; on y fut reçu affectueusement. La rapidité et la richesse de la végétation dans cette espèce d'oasis frappèrent d'autant plus M. Barrow, qu'elle est située au pied de montagnes couvertes de neige; mais exposée à la chaleur des vents du nord, elle est à l'abri de tous les autres; on y récolte des oranges, des pêches et d'autres bons fruits, et l'on y fait de bon vin. Les habitans de ce canton sont tous de très-grande taille.

De ce lieu on apercevait au nord les montagnes de Nieuwe-weldt, hautes de mille toises au moins

au-dessus du niveau de la mer; la neige reste sur leur sommet pendant six mois. Le Zwarte-Berg au sud en était couvert en ce moment.

Après avoir renouvelé leurs provisions et emprunté trente paires de bœufs vigoureux pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus, les voyageurs rentrèrent dans le désert le 23. Il est traversé par le Beer-valley, plaine large de plusieurs milles au pied du Zwarte-Berg, et arrosée par des torrens périodiques; cette eau et les pâturages y attirent une foule d'antilopes et d'autres bêtes sauvages.

Le 30 au soir on atteignit le village de Graaf-Reynet; il est situé par $32^{\circ} 11'$ de latitude sud, à peu près à 500 milles à l'est du cap. Ce n'est qu'un assemblage de cabanes en terre, et de huttes chétives. Malgré la fertilité du sol, l'indolence des habitans est telle qu'on ne peut s'y procurer à aucun prix les denrées les plus communes et les plus nécessaires; chacun pourvoit à ses besoins comme il peut. Les habitans n'ont pour boire que l'eau du Zondags-Revier qui en été est fortement imprégnée de sel. De même que ceux de Bruntjes-hoogte, leurs voisins, ils ne respiraient en ce moment que la guerre contre les Cafres. Pour justifier leurs projets d'hostilités, ils accusaient ce peuple d'avoir outrepassé ses limites; mais dans le fait, ils ne cherchaient que

l'occasion de le piller et d'enlever ses troupeaux.

La première opération du landdrost de Graaf-Reynet qui voyageait avec M. Barrow, fut d'ordonner à ses administrés de déposer leurs armes ; et le 11 août il se mit en route pour aller négocier avec les Cafres. M. Barrow l'accompagna. On marcha au sud ; on rencontra peu d'habitations ; on traversa le Zwarte-Ruggens, territoire aride et inégal, où dans une étendue de quarante milles on trouve à peine un espace de cent pieds qui ne soit raboteux. Il fallait constamment monter et descendre. Quoique les végétaux fussent rares et languissans, on voyait sur quelques éminences de très-grands euphorbes. Les colons recueillent le suc laiteux de cette plante, le mêlent avec une espèce d'ocre, et s'en servent pour graisser les essieux de leurs chariots.

Plus loin on passa dans un pays agréablement varié de montagnes escarpées, de plaines, d'éminences et de vallées, et couvert d'une forêt d'arbrisseaux. Ces bois touffus sont infestés par des lions et d'autres bêtes féroces que l'on entendait rugir toutes les nuits. On campa le 17 sur les bords d'un lac salé ; ils sont très-communs dans cette contrée ; celui-ci est le plus grand. Les habitans des cantons voisins viennent y faire leur provision de sel. Cette substance forme au fond du lac une épaisseur considérable. Les vents de

sud-est, en agitant la surface du lac, poussent sur les bords un sel léger comme des flocons de neige, et qui est très-recherché.

On arriva le 18 sur les bords de la baie de Zwart Kops ou Algoa ; elle est très-poissonneuse ; le pays voisin est bien boisé ; la terre y est fertile.

On en partit le 29, et l'on fit route le long de la mer en s'avancant vers l'est ; un peu plus loin, près de l'embouchure du Zendag-Revier, on fut visité pour la première fois par une troupe d'éléphans qui vinrent pour se désaltérer ; trouvant la place occupée, ils se retirèrent tranquillement.

Lorsque l'on eut fait quelques milles au-delà du Hassagaibosch-Revier, un incendie général sur tout le pays annonça que l'on était près d'un avant-poste des Cafres. Effectivement, on ne tarda pas à les voir. La plupart étaient nus ; un manteau de peau couvrait les femmes ; elles avaient sur la tête un bonnet de cuir orné de grains de verroterie, de coquillages, et de morceaux de cuivre et d'acier. On leur distribua du tabac qu'elles portèrent à leurs pères et à leurs maris ; elles donnèrent en échange des paniers de lait : ils sont d'un tissu si serré qu'ils ne laissent pas échapper une goutte du liquide le plus tenu.

Touley, un de leurs chefs, vint rendre visite au landdrost ; on lui fit boire quelques verres de vin qu'il parut trouver excellent. On lui fit pré-

sent de tabac et de grains de verroterie ; mais le principal objet de ses désirs était une culotte ; aucune de celles des voyageurs ne pouvait lui aller, tant il était fort et musculeux. Il ne voulut pas conférer sur l'objet qui amenait le landdrost pendant l'absence de son frère Mallou ; celui-ci parut bientôt avec Etouïé, qui était aussi un chef.

Les Cafres se plaignirent des empiétements des Hollandais sur leur terrain ; on leur répondit que ces hommes, en transgressant les conditions des traités conclus, avaient agi contre les ordres exprès du gouverneur, et on leur promit qu'à l'avenir les limites seraient respectées : on ajouta que le gouverneur espérait que de leur côté les Cafres qui s'étaient répandus sur le territoire des colons, l'évacueraient promptement. Enfin on leur déclara que l'on allait chez Gaïka, leur roi, auquel le gouverneur du Cap envoyait des présens.

Cette partie du discours parut inquiéter les Cafres, et l'on découvrit bientôt qu'étant en mauvaise intelligence avec leur roi, ils avaient été obligés de fuir pour éviter son ressentiment. Ils réclamèrent les bons offices des envoyés auprès de leur roi, et promirent de se retirer sur leurs terres.

En continuant le voyage, le long du bord de la mer, on passa au milieu d'innombrables troupeaux de bœufs appartenant aux Cafres. On tra-

versait le Zuure-Veld, pays de plaines fertiles ; quelquefois des broussailles épaisses arrêtaient la marche de la caravane. Le 4 septembre on dépêcha deux interprètes avec un présent au roi des Cafres, pour lui demander la permission d'entrer sur son territoire. En attendant leur retour on alla visiter l'embouchure du Groot-Vis-Revier dont le cours formait la limite entre le pays du Cap et celui des Cafres. La réponse du roi fut favorable ; il chargea un chef de complimenter les envoyés et de les conduire à sa résidence. En avançant on rencontra plusieurs villages contenant chacun une trentaine de huttes ; quelques-uns étaient très-peuplés ; une foule innombrable suivait les envoyés.

Le roi Gaïka reçut les envoyés à l'ombre d'un grand mimosa. On s'assit à terre en cercle, et la négociation fut entamée. Gaïka raconta que Mallou et Touley, après s'être soustraits à son autorité, avaient pillé les troupeaux de ses sujets, et que lorsqu'il leur avait fait demander le motif de ces hostilités, ils avaient abandonné le pays. Depuis il leur avait plusieurs fois envoyé des députés pour les assurer de son amitié, mais ils les avaient retenus ; toutefois il avait défendu à ses sujets de donner aux fugitifs le moindre motif de recommencer leurs provocations.

Des dispositions si favorables hâtèrent la conclusion d'un arrangement ; Gaïka promit de par-

donner aux fugitifs, de ne jamais franchir les limites de la colonie et d'accueillir les blancs qu'un naufrage jetterait sur ses côtes. Les affaires ainsi terminées, on fit des présens au roi; on alla visiter l'embouchure du Keiskamma qui est plus large et plus rapide que le Vis-Revier; on revint ensuite vers cette rivière, on regagna Graaf-Reynet.

Après trois semaines de séjour dans cet endroit, on fit des préparatifs d'une expédition au nord vers le Zwarte-Berg. « Cette chaîne de montagnes et le pays situé au-delà, dit M. Barrow, recèlent une race d'hommes auxquels leur manière de vivre a fait donner le nom de sauvages; mais je crains bien qu'ils ne l'aient adoptée par une suite de la conduite que les colons ont tenue envers eux. On les nomme Boschismen (hommes des bois), parce qu'ils se cachent dans les buissons lorsqu'ils s'approchent d'une habitation pour piller. Ils ne cultivent point la terre et n'élèvent pas de bestiaux. Ils subsistent en partie des productions spontanées du sol, et en partie du fruit de leurs déprédations. Il paraît que depuis les vingt dernières années du dix-huitième siècle, leur nombre et leur férocité ont augmenté. Les expéditions régulières que les colons entreprenaient contre eux sont devenues moins fréquentes; cette cause avait pu inspirer aux Boschismen une audace plus grande; mais une autre cause y a contribué plus

puissamment. Les ordres du gouvernement du Cap, donnés sur les représentations des colons voisins des Boschismen, portaient que lorsque l'on ferait des prisonniers sur ce peuple, ils seraient tirés au sort et partagés entre le commandant et les hommes du détachement qui les garderaient comme esclaves. Ceux que l'on a pris jeunes et que l'on a bien traités, ont montré de la docilité et de la fidélité; les mauvais traitemens ont produit des effets contraires. Le pauvre Hottentot supporte patiemment la brutalité du paysan hollandais, ou bien il y succombe; le Boschisman n'est pas si endurant, il saisit la première occasion de s'enfuir vers les siens et souvent il trouve moyen d'emporter avec lui un fusil, de la poudre et des balles. Le récit des cruautés qu'il a éprouvées excite ses compatriotes à la vengeance, il les dirige dans leurs attaques, et leur enseigne les moyens de fondre avec avantage sur leurs ennemis. Quelques jours avant notre départ de Graaf-Reynet, un parti de Boschismen vint jusqu'à cinq milles de ce village, et enleva plusieurs centaines de moutons. On les poursuivit dans une gorge du Sneuwberg; ils y restèrent en possession de leur butin, et invitèrent d'un ton dérisoire les paysans à s'approcher pour manger du mouton; l'un d'eux fit feu, et la balle rasant le chapeau d'un paysan, mit tout le détachement en fuite.

« En conséquence un voyage au Zwarte-berg nous parut indispensable, pour examiner la nature du pays, reconnaître les frontières de notre territoire et enfin essayer d'avoir un entretien avec les chefs des Boschismen pour tâcher de les engager par des présens et la promesse d'une conduite amicale à renoncer à leurs brigandages continuels. On partit le 20 octobre, bientôt on atteignit le pied des montagnes, un défilé terminé par une montée fort roide conduisit aux vastes plaines et aux montagnes éparses qui forment le Sneuw-berg. Les couches de roches qui terminent leur sommet sont si parfaitement horizontales, et leurs angles sont si régulièrement droits, que leur énorme masse et leur hauteur s'opposent seules à ce qu'on les prenne pour des ouvrages de maçonnerie. »

On découvrit dans une caverne des traces récentes du séjour des Boschismen; les cendres de leurs feux étaient encore chaudes, l'herbe était foulée, les flancs de l'ancre offraient des figures d'animaux tracées par les sauvages. Quelques-unes n'étaient que des caricatures: d'autres au contraire étaient dessinées avec une précision, une vérité, un esprit qui eussent fait honneur à un artiste européen; ils s'étaient servis de charbon, d'argile blanche et de différens ocres.

M. Barrow vit chez le commandant de Sneuw-

berg, un Boschisman prisonnier avec ses deux femmes et un petit enfant. L'homme n'avait que quatre pieds cinq pouces de haut; ses femmes étaient encore plus petites. « Il nous dépeignit ses compatriotes, dit M. Barrow, comme un peuple très-misérable, en proie aux souffrances et aux besoins de tout genre, sachant que tous les hommes qui l'entourent sont acharnés à sa destruction, et tremblant à l'agitation du feuillage des arbres et au cri des oiseaux. Pourchassés comme des bêtes féroces, maltraités par les fermiers qu'ils servent, ils sont réduits au désespoir; le refrain de tous leurs chants est vengeance contre les Hollandais. »

La surface du pays vers le nord du Sneuwberg, est au moins de quinze cents pieds au-dessus de la source du Zondags-revier, et une montagne au pied de laquelle on campa le 23, est terminée par un pic élevé de quinze cents pieds au moins au-dessus de la surface du pays; c'est un des points les plus hauts de l'Amérique méridionale; les plaines qui environnent ce mont sont coupées de ruisseaux dont les uns coulent au nord et les autres au sud; sa cime était couverte de neige; douze milles au-delà, on sortit de la chaîne par un défilé, puis l'on s'avança au nord dans une plaine immense.

Le Sneuwberg est composé de couches de grès